

Bulletin météorologique.

Washington, 17 octobre — Indications pour la Louisiane—Température; hausse de la température; vents frais de ouest à nord-ouest

L'AFFAIRE DREYFUS

Réunion ajournée.

La Ligue des patriotes, à Paris, avait annoncé qu'elle organiserait une réunion pour le dimanche 2 octobre, dans une salle qui serait ultérieurement désignée.

L'administrateur de l'établissement de l'avenue Wagram, craignant que la réunion projetée chez lui dégénérât en un conflit entre les adversaires et les partisans de la révision, a adressé à la personne qui avait loué la salle la lettre suivante:

Monsieur, En présence des préparatifs qui se font pour la réunion de demain, les administrateurs de l'établissement réuni en conseil viennent de décider que l'établissement sera fermé demain toute la journée et me prient de le porter à votre connaissance.

Paris, 1er octobre.

Monsieur, En présence des préparatifs qui se font pour la réunion de demain, les administrateurs de l'établissement réuni en conseil viennent de décider que l'établissement sera fermé demain toute la journée et me prient de le porter à votre connaissance.

Paris, 9 septembre 1898.

Je me rappelle nos rencontres et combien j'ai eu à me louer de vos procédés.

Je sais aussi quelle attitude loyale le journal "l'Observateur" a toujours gardée dans ses nombreux

articles au cours de l'affaire Dreyfus et combien il a toujours été impartial.

Permettez-moi de m'adresser aujourd'hui à vous dans les circonstances suivantes:

Vous savez toutes les accusations portées contre moi depuis longtemps.

L'obéissance aux ordres de mes chefs, seul guide de ma conduite dans tout ce qui s'est passé, m'a seule empêché de rien dire, de rien faire pour ma défense.

Je crois avoir poussé jusqu'aux limites du respect de cette obéissance qui a peut-être été trop ma seule règle pendant ces longs mois.

On ne peut me protéger, on m'a abandonné, je crois que je suis en droit strict de me défendre.

Tant que j'ai été militaire, je n'ai rien dit.

Aujourd'hui, je ne dois plus compte qu'à moi-même de ce que je crois devoir faire.

J'ai tout subordonné d'une manière absolue aux instructions qui m'étaient données.

J'étais du moins en droit de croire, tout en portant à penser qu'on m'aurait soutenu jusqu'à la fin.

Il n'en est rien et on a cru plus habile de me sacrifier, comme on jette du lest.

Lorsque j'ai, dans un intérêt supérieur, voulu prévenir un haut lieu de vérités qu'on ignorait, on m'a imposé silence et on m'a menacé, alors qu'on aurait tout au moins dû m'expliquer de vive voix toutes ces choses et les moyens qu'on employait contre moi.

Dites-moi, je vous prie, si le cas échéant, je puis compter sur le concours de l'Observateur.

Recevez, cher monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

ESTERHAZY.

Ci-joint l'adresse à laquelle je vous prie de me répondre.

LES PRÉSIDENTES

Six présidentes de la république se sont succédées en France depuis 1870, MM. Thiers, le maréchal de Mac-Mahon, Grévy, Carnot, Casimir-Perier, Félix Faure. Tous les six étaient ou sont mariés.

Les Mmes Thiers et Grévy, mortes de quelques années, il faut ajouter au reste de la duchesse de Magenta, Mme Casimir-Perier et Mme Félix Faure, présidentes en exercice.

Ces "Présidentes" furent très différentes les unes des autres. Ceux qui fréquentaient chez M. Thiers ont l'Empire se rappellent encore Mme Thiers qui se retrouvèrent à Versailles telle qu'elle était dans son salon de la place Saint-Georges. Fille de M. Dosne, receveur général du département du Nord, Mme Thiers avait été élevée comme une jeune fille de la riche bourgeoisie, et si elle ne pouvait être d'une bien grande utilité à M. Thiers dans ses travaux ou dans la réalisation de ses rêves ambitieux, au moins tenait-elle avec tact son salon où passèrent pendant près d'un demi-siècle les plus hautes personnalités de la diplomatie, de la politique, de l'armée et de la littérature.

Depuis le groupe des libéraux du régime de Louis-Philippe jusqu'au régime des républicains, en passant par les membres de l'Union libérale de l'Empire, le nombre fut considérable de ceux qui défilèrent chez M. Thiers. La simplicité de Mme Thiers ne déparait jamais ces réunions.

Mlle Dosne, sa sœur, qui vit toujours, passa pour avoir une réelle influence sur M. Thiers. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que c'est une femme extrêmement intelligente et fort avisée. On sait que Mlle Dosne a fait construire à proximité du bois de Boulogne un très bel immeuble où des jeunes gens, sortis de l'Ecole normale supérieure, trouvent pendant trois ans la vie et le couvert: c'est la "fondation Thiers" qui est assurée

par les libéralités de Mlle Dosne d'un brillant avenir.

La présidence du maréchal de Mac-Mahon fut essentiellement militaire. La chose n'était point pour déplaire à la duchesse de Magenta qui, par droit de naissance, devait aimer passionnément tout ce qui portait l'épée et touchait au drapau.

Ce n'est pas aux lecteurs de l'Abbeille que nous ferons connaître la maréchale de Mac-Mahon. Ils savent tous que cette grande dame, sut, en toutes circonstances, montrer quelle femme admirable et de grand sens elle est.

A la présidence de la république elle apporta toute l'autorité de son rang et de son nom, et nous ne reverrons pas de longtemps sans doute ces soirées où tout ce que Paris compte de personnalités illustres défilait dans les salons de l'Elysée.

La charité de la duchesse de Magenta est devenue proverbiale. Au palais du faubourg Saint-Honoré, elle installa un atelier où tous les jours ses amies et elle-même fabriquaient des layettes pour les pauvres de Paris. Disons d'ailleurs à l'honneur de nos "Présidentes" que cette tradition s'est continuée jusqu'à ce jour.

Quelle part eut la duchesse de Magenta prit-elle dans les décisions importantes du maréchal de Mac-Mahon, président de la république? On le saura sans doute quelque jour, et nous ne surprendrons personne en affirmant que l'action de la maréchale fut plus d'une fois prépondérante. Mais c'est affaire à l'histoire anecdotique de la troisième république de nous renseigner, et le moment n'est pas encore venu de l'écrire.

On n'a pas oublié à quel point la présidence de M. Grévy fut volontairement terne. Ce n'est pas Mme Grévy qui pouvait donner du prestige à l'Elysée. Non certes que nous voulions médire d'elle en quoi que ce soit, mais il est de notoriété publique que Mme Grévy se plaisait bien plus au coin de son feu que dans les salons élyséens, et si elle ne se souciait guère de recevoir des visites, elle se souciait encore moins d'en faire.

Coincidence simplement curieuse à noter: Mme Jules Grévy était la fille d'un tanneur de Narbonne, M. Fraisse.

La mort de M. Fraisse avait amené une liquidation qui contraignit Mme Fraisse et sa fille à réduire leur train de vie. Elles vinrent s'installer à Paris, où M. Grévy, alors étudiant, leur fut présenté. Deux ans plus tard, le jeune avocat épousa la fille du maître tanneur.

A l'Elysée, Mme Jules Grévy apporta les méthodes d'ordre que lui avait inculquées Mme Fraisse, en recherchant un peu sur Mme Thiers.

Mme Carnot, élevée dans une large aisance, fut tout juste le contraire de Mme Grévy: elle reçut beaucoup et avec goût. C'était une femme intelligente et qui avait du reste de qui tenir par son père, M. Dupont-White, l'économiste célèbre.

Mme Carnot donnait de grandes soirées et elle recevait volontiers à dîner. Elle estimait que les érudits de la France attribuaient au Président de ne pas compter au cours de ses voyages officiels.

Mme Carnot aimait passionnément la musique, et comme elle était dure d'oreille, il fallut lui attribuer dans les théâtres subventionnés l'avant-scène de droite au lieu de la gauche. C'est elle qui réclama pour la première fois le loge du Conservatoire, dont elle suivait concerts et concours très exactement. On la voyait assise aux séances académiques. On sait qu'elle supporta avec la résignation d'une chrétienne le coup tragique qui la frappa dans la mort horrible de son mari à Lyon.

Mme Casimir-Perier ne fit que passer à l'Elysée. Par ses alliances, par ses relations et par les tendances naturelles de son esprit,

Mme Casimir-Perier devait faire du palais de la Présidence un centre extrêmement élégant.

Mais à qui nous poser d'inutiles points d'interrogation? Si rapide qu'ait été le passage de Mme Casimir-Perier à l'Elysée, il y a laissé le souvenir d'une jeune femme très distinguée et, ce qui ne gâte rien, de tournure et de physionomie agréables.

Déjà ses salons s'étaient entr'ouverts lorsque M. Casimir-Perier s'en alla. Elle en fut ravie d'ailleurs—moins, à coup sûr, que M. Félix Faure, qui l'allait remplacer.

Au contraire, on raconte que Mme Félix Faure aurait bien voulu ne jamais connaître de tels honneurs, mais on raconte aussi le contraire. Aussi bien Mme Félix Faure laisse avec plaisir à sa fille, Mlle Lucie Faure, les charges de la présidence effective au point de vue féminin, ce qui n'est pas pour déplaire à celle-ci, qu'incrépait les mille soucis de la vie officielle.

L'AGE DES SOUVERAINES.

A propos de la mort, à l'âge de quatre-vingt-un ans, de la reine de Danemark, qui était la doyenne des souveraines en Europe, nous croyons intéressant de donner à nos lecteurs la date de naissance exacte de toutes les reines et impératrices qui règnent directement ou indirectement, en l'an de grâce 1898.

La doyenne actuelle est Alexandrina-Victoria Ire, qui est née le 24 mai 1819. Viennent ensuite, par rang d'âge:

Sophie-Wilhelmine, princesse de Nassau, reine de Suède, née le 9 juillet 1836; Marie Henriette, Anne, archiduchesse d'Autriche, reine des Belges, née à Budapest, le 23 août 1836; Olga-Constantinowa, grande duchesse de Russie, reine de Grèce, née le 22 août 1851; Margherita, princesse de Savoie, reine d'Italie, née le 20 novembre 1851; Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche, reine douairière d'Espagne, née le 21 juillet 1858; Augusta-Victoria, impératrice d'Allemagne, princesse de Sleswig-Holstein, née le 22 octobre 1858; Amélie, princesse d'Orléans, reine du Portugal, née le 28 septembre 1865; Marie-Louise de Bourbon, princesse régente de Bulgarie, née le 17 janvier 1870; Alexandrina Feodorovna, princesse de Hesse et du Rhin, impératrice de Russie, née à Darmstadt, le 26 mai 1872; et Wilhelmine, princesse de Nassau-Orange, depuis un mois seulement reine de Hollande, née le 31 août 1880, la plus jeune, par conséquent, des souveraines d'Europe.

Et puisque nous sommes entrés dans la voie des inscriptions, ajoutons les âges exacts de quelques-unes des Altesses et Majestés exotiques dont nous avons pu nous procurer le bulletin de naissance officiel:

L'impératrice du Japon, qui répond au nom de Harouko, est âgée de 48 ans, car elle est née le 28 mai 1850. La reine de Siam, Waddhana, est née le 10 septembre 1862. Enfin, l'impératrice Taïton, femme de Ménélik II, va entrer le mois prochain dans sa quarante-cinquième année.

Démenti semi-officiel.

Paris, France, 17 octobre.—Une note semi-officielle publiée ce soir établit que les rapports relatifs à la mise sur le pied de guerre de navires de guerre français et à leur envoi à Brest sont dénués de fondement. Il est ajouté qu'une importance non justifiée est attachée à l'incident.

Mort de M. Eusèbe Bouny.

Le temps, ce puissant dissolvant, poursuit son infatigable œuvre; chaque jour il fauche dans nos rangs, tantôt de loin, tantôt de près, mais c'est toujours un être qui revivait à notre amitié ou à notre affection.

Une à une, elles disparaissent, ces figures de l'antrefois, et viennent le jour où, du brillant tableau qu'elles formaient, il ne restera plus qu'une toile. Une à une, descendant dans la tombe ces personnalités qui nous venaient des temps meilleurs, et que nous conservons comme des reliques; et c'est quand il ne reste plus d'elles que le souvenir, que nous trouvons tiède le foyer qu'elles ont quitté, et que nous nous prenons à regretter de ne les avoir pas mieux servies, plus adorées alors que leur vieillesse, plus chéris, illuminait notre jeunesse.

C'est une de ces personnalités-là, que nous accompagnions hier au cimetière, M. Eusèbe Bouny, décédé ce matin, à l'âge avancé de 79 ans. Ce n'est celui d'une des familles les plus anciennes et les plus honorées de notre communauté; et l'honneur à qui nous rendons aujourd'hui ce trop incomplet hommage, le porta toujours avec honneur, avec fierté. M. Eusèbe Bouny avait fait de brillantes études à Paris, au collège Louis-le-Grand. A son retour à la Nouvelle-Orléans, il fit d'aussi brillantes études professionnelles sous un des notaires les plus connus de l'époque, M. Canon. Succéssivement, il fut associé à M. Paul Pecquet, M. St-Paul et le juge Paul Emile Théard.

En 1857, il avait fait si beau chemin dans la vie que lui avaient ouverte son talent et ses hautes relations, qu'il fit partie de notre corps législatif. Là, comme plus tard à notre conseil municipal, il se fit remarquer par la droiture et la fermeté de son caractère. Sa monté dans la vie politique fut rapide, et il eut pu arriver aux plus hauts sommets, s'il l'eût voulu; mais sa modeste nature, et son instinctive horreur des honneurs, qu'il faut trop souvent acheter au prix d'écouverts compromissions, le firent retourner à sa profession première, où des années d'un labeur constant devaient assurer une honorable aisance à ses vieux ans.

Depuis deux ans seulement, M. Bouny ne s'occupait plus activement de ses affaires. Graduellement, il sentait la fatigue se glisser dans ses membres, comme à la fin d'une longue journée de travail; et c'est quand les infirmités de l'âge l'envahirent, qu'il se résigna à abandonner son étude.

Alors commença pour l'excellent homme la dernière étape de la vie, celle où s'annonce le crépuscule de l'âge; qui ne manque pas de douceur, car il est fait de renoncement et de résignation.

Au milieu d'un entourage charmant, M. Bouny a vécu ses derniers jours dans la calme, la quiétude. La pieuse créature qu'il avait pour épouse, les soins, les veilles et les larmes qu'il avait vu naître et grandir, tous s'ingéniaient à capotiser sa vieillesse; lui qui avait été si bon parent, lui qui avait donné tant de preuves de dévouement et de générosité.

M. Bouny était un esprit cultivé. S'il était indifférent au côté matériel de la vie, il prisa fort les jouissances intellectuelles; celles-là étaient les seules qu'il goûtait avec volupté; aussi ses conversations intimes étaient-elles pleines de charmes.

Quand il évoquait ses souvenirs d'enfance, de chères voix parlaient alors; qu'elles étaient harmonieuses, malgré l'accent de tristesse dont elles se voilaient; elles chantaient en lui des airs qui avaient égayé sa jeunesse. La lueur qui brillait se projetait vers le passé; sa pensée se retournait et regardait en arrière, et comme dans une allée de cyprès tout à bout, il apercevait des clartés douces, un peu effacées, mais charmantes.

Si la gaieté en lui ne sonnait jamais haut, il était d'une heureuse humeur, et jamais l'amertume ne

trouvait le chemin de son cœur.

Quand dimanche dernier vint pour lui l'heure suprême, un touchant spectacle s'offrit à ceux qui l'entouraient. Ils virent s'endormir sans affres, sans secousses dans l'éternité, l'honnête homme dont la vie avait été une leçon et un exemple, ils virent descendre sur la face de ce juste les blanches clartés de l'au-delà.

En se couchant dans le repos du soir, le doux vieillard s'était marié des consolations religieuses; et son dernier sourire et sa dernière bénédiction sont allés à cette sainte femme qui, aux heures sombres comme aux heures ensoleillées de la vie, avait été son soutien, sa force et sa fierté.

En M. Bouny disparaît un des derniers types de l'ancienne société louisianaise; et hier la foule qui se pressait autour de son cercueil pour le saluer encore une fois, disait que là dormait un homme de bien.

Si les morts ont des visions terrestres, celui sur lequel vient de se sceller la pierre tombale, verra les êtres chers qui le pleurent, venir à lui dans quelques jours avec des fleurs nouvelles; et lui, en retour, leur enverra sa bénédiction.

Mort de M. Amédée Ducatel.

La Nouvelle-Orléans vient de perdre un de ses citoyens les plus vénérables, en même temps qu'un des plus dignes de respect, grâce au long et honorable passé qu'il laisse derrière lui. M. Amédée Ducatel était, hier, à l'âge de 90 ans et 2 mois. Peu d'existences ont été aussi bien remplies que la sienne. Peu d'hommes ont été plus entourés de l'estime publique et se sont rendus plus utiles à leurs concitoyens, tout en n'étant presque jamais sorti du cercle de la vie privée, ou il déployait mille qualités, malheureusement inconnues de la foule.

Né à Baltimore, il était arrivé à la Nouvelle-Orléans à l'âge de cinq ans et il l'a toujours habitée, excepté pendant les quelques années qu'il a passées à Paris pour y faire son éducation. Revenu à la Nouvelle-Orléans, il adopta la profession de notaire qu'il exerça toute sa vie et dans laquelle il s'était acquis l'estime de ceux qui l'ont connu et ont fait avec lui quelques affaires.

Il s'était marié à 23 ans et avait épousé Mlle Aline Bertus dont il eut quatre enfants, trois fils et une fille. L'aîné, Ernest épousa Mlle Caroline Lefèvre, le second, Amédée, Mlle Virginie Van Dyke; le troisième, Paul, Mlle Armide Van Dyke. Quant à sa fille Mlle Aline, elle eut pour époux M. Alfred Oelichen.

Nombreux est la lignée qui sortit de ces différents mariages. Qu'il nous suffise de dire que M. Ducatel laisse dix-sept petits-enfants et vingt-trois arrière-petits-enfants.

Par ceux à qui il a donné le jour, il avait des attaches avec presque toutes les premières familles créoles de la Nouvelle-Orléans, et l'on peut dire de lui qu'il emporta dans la tombe les regrets sincères et la profonde estime de la population; il est mort en bon chrétien, comme il avait vécu.

Ses obsèques auront lieu, aujourd'hui, à 4 heures de l'après-midi. Long sera le cortège de ceux qui tiendront à honneur de rendre leurs derniers devoirs à ce vénérable vieillard.

AMUSEMENTS.

Théâtre St-Charles.

Le théâtre du Col. Hopkins a donné, depuis dimanche, une pièce à qui nous prédisons un durable succès, car elle est bien faite et très habilement interprétée par la meilleure troupe dramatique que nous ayons encore vue au St-Charles, cette saison.

Ajoutez à cela l'attraction, peu commune, de la Papinta. A côté d'elle, nous voyons figurer un autre artiste très amusant, dont les imita-

tions en plusieurs langues ont provoqué un feu folle dans toute la salle. Quant au biographe, il fait fureur, comme à l'ordinaire.

Tulane et Crescent Theatres.

Superbe, en vérité, la vue de ces deux théâtres-jumeaux que l'on appelle le Tulane et le Crescent; née presque le même jour, et reliés, le soir, par cette grande inscription, en lettres flamboyantes: "Klaw, Erlanger & Co Theatres." Les deux salles se ressemblent à l'intérieur, pressant l'autre qu'à l'extérieur, seulement, le fonds dans l'une est couleur orange; dans l'autre, vert d'eau.

Hier, toutes les curiosités s'étaient portées vers le Tulane qui faisait son ouverture avec une pièce extrêmement populaire—Nathan Hale, interrompue par deux artistes dont la valeur est reconnue dans toutes les Etats Unis.

La salle était littéralement comble, et M. Goodwin ainsi que Miss Maxine Elliott ont été applaudis comme ils le méritaient. On peut dire que c'est un succès d'enthousiasme.

Quant au Crescent, il fait lui aussi, salle comble avec les artistes Field, la meilleure troupe de ce genre qu'il y ait aux Etats Unis. Heureux théâtres, le Crescent et le Tulane!

Grand Opera House.

Le Grand Opera House est brillamment illuminé depuis dimanche, en l'honneur de "Lod Astray." Il s'agit de la pièce, qui est la meilleure production de Dion Boucicault, en vaut la peine, et elle est remarquablement interprétée par la troupe qu'a su fort habilement former et engager M. Greenwall. Il en est justement récompensé, car la foule des amateurs abonde à son théâtre. Les honneurs de la soirée, depuis deux jours, sont pour M. Lipman et Miss Adele Block. Encore une semaine fructueuse pour le Grand Opera House.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats Unis, port compris: \$12.00 Un an; \$6.00 6 mois; \$3.00 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.15 Un an; \$7.55 6 mois; \$3.85 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats Unis, port compris: \$3.00 Un an; \$1.50 6 mois; \$1.00 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger: \$4.05 Un an; \$2.05 6 mois; \$1.25 3 mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans nos éditions quotidiennes, nous abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nous agents peuvent faire leurs commandes par MANDATS-POSTAUX ou par LETTRES SUR EXPRESS.

Mrs. Winslow's "FIFTY YEARS" Soap. Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TRYING with PERFECT SUCCESS IT SOOTHES THE CHILD, SOFTENS THE GUMS, ALLAYS ALL PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and get Mrs. Winslow's "FIFTY YEARS" Soap, and not the other kind. It costs five cents a bottle.

Succession de Edward Conroy, Sr. COUR CIVILE DE DISTRICT pour la Paroisse de LA LOUISIANE—No 22,357—Divi Ion A—Avis est par le présent donné aux créanciers de cette succession et à toutes autres personnes intéressées de venir déclarer dans les dix jours qui suivent la présente notification les droits qu'ils ont sur la succession, à compter du jour de la mort de l'édifié, et de les faire inscrire sur le compte qui sera présenté par W. H. Byrnes, administrateur de cette succession, ne sera ni approuvé ni homologué, et les fonds distribués conformément audit compte.

Par ordre de la Cour. PAUL O. GURNEY, Grener. 9 oct—9 13 19

rai pas à te supplier plus longtemps. Tu ne m'aimes plus... Tu me méprises... C'est entendu. Mais puisque tu me repousses, tu porteras la responsabilité de ce qui peut advenir.

—Et quoi donc, fit-elle avec un sourire plein d'ironie.

—Je pourrais, dit Juste... pousser par le désespoir...

—Te tuera-t-elle dit elle d'un air narquois.

—Oui, s'écria le mari exaspéré. Me tuera-t-elle... Pour ce que la vie a de prix pour moi... puisque tu ne m'aimes pas!... que tu ne m'aimeras jamais.

—Oh! jamais! fit Liliane.

Et elle ajouta avec une singulière ironie: —Vous allez désespérer Marie. Juste eut un mouvement de fou.

—Ah! s'écria-t-il, vous êtes sans pitié... Prenez garde!... Je me vengerai terriblement. Je sais que vous ne restez ici, malgré votre répugnance, que pour éviter un scandale... pour que votre fille n'ait pas un jour à rougir de son père ou de sa mère.

Liliane dressa sa tête pare, qui sembla, dans ce mouvement, atteindre une hauteur démesurée.

de plus déshonorant qu'une séparation, c'est l'adultère.

Liliane fit un mouvement.

—Oui, continua Juste, l'adultère. Vous ne resterez pas toute votre vie sans aimer. A la moindre faiblesse, à la moindre faute, je vous déshonorerai, je vous le jure, je vous déshonorerai devant votre fille!

—Ah! mi-érable lâche! s'écria Liliane... Comme je suis heureuse de n'avoir rien à craindre de vous, de n'avoir pas dans le cœur d'autre amour que l'amour de ma petite fille. Vous êtes capable de toutes les félonies, de toutes les bassesses.

—Oui, dit cyniquement Juste, gardez-vous bien!

Et il disparut. Il alla finir la nuit à Paris.

Mme Vernier n'avait conservé aucune épouvante des menaces de son mari. Que lui importait? Elle était sûre d'elle! Elle était sûre de n'avoir jamais dans le cœur d'autre affection que celle qu'elle avait conçue pour sa fille et qui le remplissait tout entier. Elle ne demandait plus à Juste que de la laisser en paix... à vivre sa vie loin d'elle... Elle se résignait pour son enfant à la réclusion et à la solitude... Mais elle avait compté sans la méchanceté de son mari.

Ce misérable, pris d'une rancune sournoise, devint, à partir de ce moment, un espion tenace et jaloux. Il n'admettait pas qu'une femme put vivre sans amour.

Donc, si Liliane le repoussait, c'est qu'elle avait quelque autre affection qui avait remplacé celle de son mari. Il voulait surprendre cette affection pour pouvoir prendre sa revanche des outrages et des dédains subis... courber sa femme sous lui à son tour... la menacer des mépris de sa fille.

Alors, pour la pauvre femme, la vie devint atroce. Son mari ne sortit plus... ou quand il sortait, il revenait vite, à l'improviste, comme s'il avait été certain de surprendre une coupable.—Et c'étaient des accusations, des suspicions ridicules, des interrogations humiliantes qu'on faisait subir devant elle à la domestique.—Liliane entraînait tout patiemment.

N'ayant rien à cacher, n'ayant aucun reproche à se faire, que lui importait cette surveillance? Elle ne s'en trouvait même pas offensée.

M. Vernier, le père ne savait rien de ce qui se passait dans le jeune ménage. Liliane lui cachait avec soin, pour ne pas lui faire de peine, pour ne pas attirer ses vieux jours, toutes ses tristesses et toutes ses douleurs.

Quand il arrivait il la voyait rire à sa fille, les visages frais, les yeux purs. Il la croyait heureuse.

Un jour même, le magistrat fut à sa nièce des compliments sur ce changement.

—Vous me l'avez donc corrigée? dit-il en lui montrant Juste.

Liliane eut un sourire triste et répondit: —Il parait.

Reine grandissait. Elle devenait jolie comme sa mère, à qui elle ressemblait étonnamment.

Liliane passait souvent ses journées ainsi. Elle s'installait dans son jardin, sous un petit bosquet séparé de la route par la grille complètement garnie de lierre et de vigne vierge, qui la protégeait des regards des passants, mais qui ne l'empêchaient pas, elle, de voir au dehors. Le mouvement extérieur la distraignait un peu... Une voiture qui passait... une charrette... un ivrogne zigzaguant... Puis, à côté d'elle, sur une chaise ou dans son berceau, elle avait sa fille qui gazouillait ou qui riait. C'étaient toutes ses joies. Elle brodait ou elle lisait... ou bien elle restait des heures entières perdue dans ses pensées qui n'étaient pas toujours gaies et qui bien souvent faisaient venir des larmes à ses paupières.

Elle était, une après-midi, abîmée dans une de ces rêveries douloureuses... quand, tout à coup, un petit bruit au dehors attira son attention. Il lui avait semblé qu'on avait remué la verdure, comme si quelqu'un avait, en passant, froilé la grille. Pourtant, elle ne vit personne sur la route.—Elle s'était trompée sans doute. Elle reprit son immobilité et s'enveloppa de nouveau dans son rêve.—Reine dormait. Juste était

parti depuis le matin. La bonne avait été jusqu'à Suresne faire des courses... Il faisait très chaud... Un rayonnement montait de la terre comme d'un foyer en combustion. C'était à peine si une légère brise agitait par moments les feuilles des arbres. Pas un bruit. Les oiseaux même ne chantaient pas. Le silence n'était troublé que par les coups de sifflet ou les grondements lointains d'un train passant par intervalles au fond de la campagne. Liliane était vêtue d'un peignoir blanc qu'elle avait ouvert un peu pour respirer plus à l'aise et qui laissait à découvert un cou et des épaules d'une pureté de statue, d'un ton laiteux de marbre blanc. Sur cette blancheur, ses cheveux tombaient en cascades dorées, lumineuses comme des rayons. L'humidité des yeux attendris par un chagrin caché imprégnait la physionomie d'une grâce et d'une mélancolie toutes particulières. Ne se sachant pas regardée, libre et seule, la jeune femme avait une pose abandonnée et naturelle qui achevait de faire d'elle et de son enfant le plus ravissant tableau de genre qu'il fut donné à un peintre de concevoir.

A ce moment, dans la verdure, le même bruit léger. Cette fois, Liliane se leva, alla à la grille, écarta les herbes et pensa un écart de surprise, de frayeur pressenti. Un homme était là, la con-

templant... jeune, élégant, l'ex-tase aux yeux.—Depuis combien de temps était-il là? Elle l'ignorait. En se voyant surpris, une rougeur enflema ses joues... Il eût-elle un salut vague... voulait s'éloigner, mais il semblait cloué au sol. Liliane n'était pas moins intimidée, moins embarrassée que lui... Elle ne savait comment partir. Elle avait à la h